

LES MAROLLES, LA JUSTICE HORS DU PALAIS

Dans l'hyper-centre de Bruxelles, le quartier des Marolles accueille depuis des siècles une population bigarrée, rebelle et solidaire. Les autorités ont toujours eu peur de ces habitant-es remuant-es, qui, à l'ombre du monumental palais de justice, luttent pour se faire respecter.

Ce mercredi matin de juillet, des bénévoles du Comité de la Samaritaine s'activent pour que tout soit prêt à midi. Comme tous les jours, une quarantaine de personnes devraient emprunter la petite ruelle Samaritaine pour profiter de la cantine solidaire, où le repas ne coûte que 2 euros. « *Mais qui ne peut pas payer ne paye pas* », précise Ingrid, coordinatrice de cette association, qui propose aussi de l'accompagnement psycho-social, des activités culturelles, une buanderie pour permettre aux plus démunis de laver leur linge... Si la fréquentation de la cantine est importante, c'est que le quartier des Marolles, situé en plein cœur de Bruxelles, est le plus pauvre de la région. Il suffit d'ailleurs de passer de la rue de la Samaritaine à la rue Haute, quelques mètres plus loin, pour tomber sur une seconde cantine du même type, tenue par une autre association, Nativitas. Elle aussi accueille une trentaine de personnes par jour. Des Belges, mais aussi des réfugié-es et autres immigré-es issu-es de multiples pays. Comme l'indique Navitas, ces lieux sont de toute façon ouverts « *à toute personne démunie ou isolée quel que soit son âge, son origine, sa culture ou sa religion* ».

Ce genre de solidarités cimenter le quartier historique des Marolles, et cela depuis sa naissance, au XIII^e siècle. « *Cette naissance remonte à la construction de la première enceinte de Bruxelles* »,

explique Jean, de la coordination des organisations sociales des Marolles. Ce dernier connaît le quartier comme sa poche, pour avoir grandi autour de la place du jeu de Balle et de son célèbre marché aux puces (son brol, en belge), installé au cœur du quartier depuis 149 ans. « *Les petits métiers, les mendiants et autres personnes pratiquant des activités moins glorieuses étaient obligés de sortir de l'enceinte lorsque la cloche sonnait. Cette population devait bien s'installer quelque part et c'est hors de l'enceinte qu'un quartier est né, qui rassemblait des personnes de même situation et qui – à mon sens par la force des choses – s'entraidaient.* »

LE PALAIS DE JUSTICE, SYMBOLE D'UNE INJUSTICE...

Reste à savoir pourquoi cet état d'esprit semble n'avoir jamais disparu... « *Ici, effectivement, l'entraide et la solidarité sont vivantes*, confirme Julian, installé aux Marolles depuis quatre ans. *Pourquoi ? C'est un mystère qui m'interroge quotidiennement* », poursuit ce Français qui travaille lui aussi à la coordination des organisations sociales. Il avance néanmoins quelques explications. « *D'abord, c'est parce que la population y est très pauvre et qu'il y a donc des besoins, à tous les niveaux. Ce sont souvent les associations qui y répondent.* » Mais il se risque aussi à une explication d'ordre géographique : « *On accède aux Marolles soit par la porte de la Chapelle, soit par la porte de Halle – qui sont de petits accès –, soit par l'ascenseur (qui part du haut du palais de justice), ce qui est également un petit accès. Ou alors, il faut passer par en dessous de la voie ferrée. En fait, on vit dans une espèce d'enclave, qui fait des Marolles un village, avec ses revendications. Et à cela s'ajoute une histoire de mobilisations sociales assez forte, qui a commencé avec la construction du palais de justice au XIX^e siècle et qui n'a jamais cessé depuis.* »

Avec une surface nette de 80 000 m², ce palais de justice est tout simplement le plus grand du monde. Il a nécessité de raser totalement le quartier de La Marolle, ce qui n'a pas manqué d'être vécu par ses habitants comme... une injustice ! Injustice qui se rappelle à eux chaque jour : de part son gigantisme, le monument semble regarder les habitant-es de haut, vouloir leur imposer la puissance du pouvoir central.

Pour autant, les Marollien-nes ne s'en laissent conter. Ainsi, en 1969, les autorités annonçaient leur souhait de raser une nouvelle partie des Marolles pour y implanter une extension de ce pourtant déjà monumental palais. Mais, cette fois, « *les Marolliens résistent, ils engagent contre les différents ministères une lutte qui sera connue sous le nom de Bataille de la Marolle. Les rues*



Le Comité Samaritaine s'est associé à l'association Nativitas pour mettre en place et faire vivre le potager urbain "Mange-tout", encastré dans une cour intérieure entourée de logements sociaux. © L'ADF

des Prêtres, de la Prévoyance, Montserrat et aux Laines se couvrent d'affiches, de calicots et les manifestations se succèdent. Les habitants se constituent en Comité. En septembre, la bataille est gagnée : on ne démolira pas la Marolle. L'événement est célébré par l'organisation de l'enterrement symbolique du "Promoteur" et de la "Bureaucratie, sa fidèle épouse". Une concession à perpétuité et une plaque commémorative leur est donnée rue Montserrat. »*

OPÉRATION MATELAS

Hier résidence des artisans, tisserands, tanneurs, charpentiers, prostituées, vagabonds, le quartier a toujours accueilli des populations démunies venues d'ailleurs. Des Espagnols, des Polonais, des Italiens, et plus récemment des Roumains, des Africains, des Maghrébins... Pendant la seconde guerre mondiale, de nombreux Juifs ont pu compter sur l'aide des habitant-es pour y vivre caché. De tout temps, les Marolles ont constitué un point de chute des primo-arrivants et des gens de peu, qui y trouvent des choses essentielles à leur quotidien : un accès à la santé, à l'alimentation, à l'hygiène...

Aujourd'hui encore, notamment grâce à son tissu associatif extrêmement dense – plus de 120 assos pour une population estimée entre 15 et 20 000 personnes –, les habitant-es savent faire bloc pour lutter contre les injustices. Ce fut le cas en 1989 avec « *l'opération matelas* ». Cette année-là, 12 immeubles ont été déclarés insalubres et 78 personnes ont été expulsées de leurs habitations. Le quartier s'est alors mobilisé pour faire valoir le droit au logement de ces voisins et voisines. Des dizaines de personnes ont donc sorti les matelas de leurs chambres pour s'installer en pleine rue, à même le pavé. Une cinquantaine de militant-es ont ainsi dormi à la belle étoile pendant près de deux mois, pour exiger des autorités qu'elles trouvent des solutions de logement dignes, aux Marolles, que les expulsé-es ne veulent pas quitter. « *Pour la plupart d'entre eux, ce quartier représente leur seul ancrage social, relations et entraide y existent* », fait valoir le Comité Samaritaine. « *On peut lire alors, peint sur un mur au début de la rue des Chandeliers: "Quartier libre de la Samaritaine. Spéculeurs, passez votre chemin. Restons ici. Chez nous"* », rappelle pour sa part le canard très local *Le Pavé dans les Marolles*, à « *périodicité aléatoire* », disponible gratuitement dans certaines boutiques du coin. La plupart des expulsé-es obtiendront finalement d'être relogés sur place. Une opération de rénovation du quartier a également été lancée, en association avec les comités de quartiers, qui accompagnent les personnes relogées, suivent les travaux et font le lien entre la

population et la ville de Bruxelles.

Les promoteurs n'ont néanmoins pas totalement déserté. Toute la capitale européenne est sujette à gentrification, mais ce quartier est particulièrement bien situé. Aux Marolles, on connaît bien le danger, même si on parle plutôt de « *sablonisation* », en référence au quartier voisin du Sablon. D'une rue à l'autre, en sortant des Marolles pour pénétrer dans le Sablon, le résultat de la spéculation saute aux yeux. Les petites boutiques de quartier ont laissé place à des antiquaires de luxe, des boutiques de chocolat, des bars et restaurants huppés, et ces rues à touristes semblent comme vides de vie... Il faut dire que les loyers ont explosé et que les habitant-es « *historiques* » ont peu à peu dû quitter les lieux.

UN CARNAVAL SAUVAGE

Pour l'instant, les Marolles tiennent bon. Les boutiques sont encore essentiellement constituées de friperies, d'épicerie, de bistrot et de petite restauration... Les gens s'y croisent, s'y connaissent et s'y saluent. « *Le risque de sablonisation existe, mais les pouvoirs publics possèdent de nombreux bâtiments qui servent de logements sociaux. Dès lors, il est difficile de devenir propriétaire d'importants immeubles et de changer leur destination* », observe Jean. Les Marolles comptent en effet plus de 50 % de logements sociaux.

Surtout, il y a cette faculté de mobilisation citoyenne, qui a montré sa force à maintes occasions, et s'entretient sous diverses formes. Julian cite par exemple l'existence du « *carnaval sauvage* », qui vient « *rappeler régulièrement, au moment des solstices, que c'est un quartier qui a un ancrage ancien, que cet héritage culturel païen est encore vivant, contemporain. Il n'y a jamais d'autorisation demandée, aucune structure hiérarchique... C'est bien sûr organisé, mais en même temps très spontané et ça réunit des milliers de personnes. Y compris pendant le confinement ou lorsqu'il y avait des mesures de distanciation sociale. Durant cette période, 5000 personnes se réunissaient en plein cœur de Bruxelles à l'occasion du carnaval.* »

Et dire qu'à quelques centaines de mètres de là se trouve le quartier européen, avec la Commission, ses représentants, ses experts, et ses armées de lobbyistes... Un autre monde.

Nicolas Béard

* Coordination des organisations sociales des Marolles.